

**ANNALES (de l'école des Annales à la « Nouvelle Histoire »).** Il est rare que les revues scientifiques et les mouvements qu'elles peuvent entraîner soient appelés à prendre rang du point de vue littéraire. Le courant qui a illustré l'historiographie française contemporaine, d'une manière exceptionnellement brillante, à partir de la revue *Annales, Économies, Sociétés, Civilisations* (publiée sous ce titre depuis 1946, éditée sous divers titres de 1929 à 1945), peut pour sa part y prétendre.

La revue fondée à Strasbourg par Lucien Febvre et Marc Bloch en 1929, sous le titre *Annales d'histoire économique et sociale*, s'annonce en effet comme un projet visant bien au-delà du territoire de l'historien.

Si les structures mentales qui ont permis la Grande Guerre se révèlent en outre si étriquées que, incapables de maîtriser la « prospérité », elles laissent le monde tomber d'années folles en crise majeure, il devient nécessaire de leur substituer l'outillage incomparablement plus ample que des historiens — alors jeunes — commencent à expérimenter. Le projet des *Annales*, en partant à la découverte d'un Nouveau Monde de la représentation du réel historique, est bel et bien d'apporter à l'époque contemporaine une capacité à se comprendre qui soit à l'échelle de ses mutations.

Aussi, face à l'éventail des disciplines constituées — historiographie positiviste, économie normative, sociologie taxinomique... —, les *Annales* s'affichent-elles comme une revue de combat.

Elles sont dissidentes en tant que mouvement d'historiens. Les historiens pratiquent la lecture du passé. Ils se dotent pour cela d'outils conceptuels jugés sûrs par leur époque — État, religion, etc. — et ordonnent en une lecture intelligible leurs remarques en ordre concentrique, pour ce qui est des divers sujets d'intérêt, en suivant une chronologie pour atteindre à l'état présent de l'objet

considéré. L'inconvénient de cette démarche est que, partant d'une représentation tardive, elle introduit une parallaxe considérable dans la présentation des systèmes et des réalités d'autrefois. De sorte que ce n'est pas du tout le passé que cette science du passé saisit, mais la mesure de ses propres limites conceptuelles, en deçà et au-delà desquelles on ne trouve que le vide ou l'aléa d'une idéologie. Les mécanismes de l'historiographie ne permettent plus de comprendre le mouvement historique; *a fortiori* ils interdisent de le gouverner.

L'idée directrice des *Annales* est de procurer cette nécessaire intelligence du temps présent en fournissant à la pensée des fondements plus solides que son propre miroir sans tain, l'idéologie historique. Ces fondements, il faudra les chercher dans l'écriture du passé, dans la mise en évidence de configurations significatives ne devant rien au système des concepts de l'historiographie, et qui même ont toutes chances de les abolir au profit de formalisations plus élaborées.

L'approche intellectuelle procède par problématiques, et non plus selon des lignes d'analyse tracées d'avance. Le titre d'un livre célèbre de Lucien Febvre : *le Problème de l'incroyance au XVI<sup>e</sup> siècle* (1938), est, de ce point de vue, une bonne illustration.

En proposant de la sorte un tout autre usage du passé, les *Annales* désavouent complètement et la fonction des historiens et les arcanes de leur travail. Le « métier d'historien » que célèbre Marc Bloch ne distingue pas une corporation universitaire particulière; il ne faut pas non plus l'entendre au sens de carrière ou d'emploi. Il s'agit plutôt d'un tour de main, d'une maîtrise à acquérir par une longue pratique de cette histoire qui se donne à lire (non de celle que l'on écrit), ou encore d'un appareil permettant d'étudier les grandes questions dans des conditions opératoires convenables. Le changement de statut du passé (non plus préparation du présent, et donc expliqué par lui, mais domaine à explorer, à partir duquel on pourra mieux penser le présent) a pour corollaires la transformation du travail historique et celle de toutes les sciences humaines qu'elle entraîne : si l'une d'entre elles se soustrait à ses frontières pour devenir méthode, toutes voient leur contour se briser et leur identité être mise en question.

Décentrées par rapport à l'historiographie classique, dont elles prennent complètement à rebours les principes définis par un Seignobos en 1898, les *Annales* ne sont cependant pas l'« ouverture de l'histoire aux sciences sociales » qu'on veut trop souvent y voir. Leur démarche, qui part d'objets à construire, de problématiques à éprouver, de domaines à légitimer, met au contraire en cause simultanément l'histoire et les sciences sociales; elle pose une question beaucoup plus profonde à toutes les modalités d'approche du réel humain : celle de leur méthode et de leur pertinence. Elle ouvre un débat épistémologique, que tous ses sectateurs n'auront pas toujours le courage de soutenir, mais qui n'en lance pas moins le mouvement si particulier des sciences sociales en France, aux antipodes du néo-positivisme germano-anglo-saxon, par exemple.

Les *Annales* n'ont, dans un premier temps, rien d'une école. Elles incarnent au contraire le besoin d'ouvrir les portes, d'affirmer la valeur scientifique et surtout la pertinence épistémologique d'une démarche intellectuelle inconcevable selon les arcanes classiques, d'autant plus péremptores qu'ils deviennent inopérants.

On peut, par contre, noter, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, un renversement de position. La mouvance des *Annales* correspond alors, bien plus qu'à des recherches contestataires, aux attentes centrales d'une *Weltanschauung* radicalement changée. Un lieu institutionnel lui est conféré par la création, symptomatiquement ajournée depuis 1868, de la VI<sup>e</sup> section de l'École

pratique des hautes études (sciences sociales) autour de ses chefs de file. Elle est forte d'un saint patron : Marc Bloch, fusillé par les nazis comme intellectuel, comme juif et comme résistant, conjuge les intuitions fondamentales d'ordre scientifique et d'appartenance au meilleur de l'engagement national. Il ne s'écrira plus de livre d'histoire en France qui ne se place sous les auspices du grand historien réformateur de la discipline. La famille intellectuelle dont les *Annales* sont la maison s'illustre par une cascade d'œuvres magistrales qui portent en deux décennies l'historiographie française à la plus haute célébrité mondiale. Le ban est ouvert par Fernand Braudel, avec *la Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* (1949).

Peut-être parce qu'elle brûle de gagner sur de nouveaux terrains — assez bien choisis au lendemain d'une guerre qui a mis en jeu le sens de l'histoire — les combats qu'elle a manqués de quelques années, une jeune génération vient donner tout son éclat au mouvement : Jacques Le Goff, Emmanuel Le Roy Ladurie, François Furet, Pierre Goubert, Pierre Jeannin, Alain Touraine projettent en quelques années des lumières totalement neuves sur la *Civilisation de l'Occident médiéval* (Le Goff, 1964), *les Paysans de Languedoc* (Le Roy Ladurie, 1966), *la Révolution française* (Furet-Richet, 1972), la démographie historique (*Beauvais et le Beauvaisis de 1600 à 1740*, P. Goubert, 1958), l'économie moderne de l'Europe du Nord, les mouvements sociaux. La thèse monumentale de Pierre Chaunu (*Séville et l'Atlantique*, 12 vol., 1955-1960) lance l'histoire sérielle. En mettant en regard de la grande synthèse braudélienne sur la Méditerranée son équivalent « atlantique », elle achève de tracer l'épine dorsale des *Annales* : l'histoire des Temps modernes, italo-franco-hispanique au premier chef, dans sa composante économique.

Privilégiée sans doute par l'action de maîtres tels Lucien Febvre, Jean Meuvret, Marcel Bataillon, cette période attire aussi par sa fécondité problématique : frontalière de tous les « modes de production » répertoriés par la théorie, n'offrant ni les images globalisées qui servent à décrire le Moyen Âge ni les classements reconnus dans l'époque contemporaine (économie, société, politique, etc.), elle se prête au démontage expérimental de tous les mythes historiographiques. Période de fortes mutations, ces « temps modernes » en appellent sans cesse d'un modèle à un autre; définis comme interstitiels entre la fin du Moyen Âge (1453 ou 1492) et le début des Temps contemporains (1789), ils interdisent de partir du concept de période pour les penser et obligent à partir d'une problématique indifférente à de tels cadres de référence. C'est à partir de ses recherches sur les Temps « modernes » que l'école des *Annales* a dissous toute l'armature intellectuelle dans laquelle était jusque-là pensée l'histoire, et placé sur un même plan l'étude des peuples dits « sans histoire » que se réservait l'ethnologie et l'interprétation de la politique contemporaine.

En considérant, par exemple, la Grèce ancienne comme un objet à mettre sur le même plan qu'un autre objet historique, telle l'alphabétisation des Français au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, les *Annales* ont permis la libre circulation des méthodes et des problématiques. Elles ont soustrait toutes les pratiques scientifiques à leur spécialisation autour d'objets conçus *a priori* et posé par conséquent à chacune d'elles la question de sa validité intrinsèque. Dès lors que ce sont les problématiques qui engendrent les objets historiques, ce sont ces derniers qui servent de crible pour les méthodes et les concepts qui prétendent les produire. Tandis que l'érudition classique passait une histoire réifiée à l'étamine de ses méthodes et de sa rhétorique, c'est désormais l'histoire rendue vivante qui fait l'épreuve des formes de pensée que les sciences humaines éprouvent à son propos.

De ce point de vue, l'ambition initiale des *Annales*, qui était de transformer la démarche intellectuelle contemporaine, a rencontré un succès total : de la partition entre disciplines gardiennes chacune de sa doctrine on est passé au partage entre toutes les méthodologies d'un même terrain de travail et d'un enjeu épistémologique commun.

Passées de la dissidence à l'hégémonie dans le champ culturel national, les idées directrices des *Annales* ont cessé d'être un programme de recherche comme en 1929, pour constituer une véritable ambiance intellectuelle. Elles y ont forcément perdu de leur tranchant. Voici comment, à la charnière de ces deux époques, Lucien Febvre les caractérisait :

« Les *Annales* continuent. Nos *Annales*. Avec un grand vide toujours. Un vide que rien ne saurait combler. Mais quant à l'essentiel? Histoire agraire; histoire monétaire; histoire des prix; histoire des mythes dans un autre domaine; histoire des incidences de l'économie sur la vie culturelle; histoire des classes sociales, etc., tout ce que Marc Bloch a touché de sa main, marqué de son empreinte et, si souvent, je peux le dire, de notre commune empreinte — tout cela nous avons travaillé à le développer, à le vivifier, à le mobiliser. Et nous pouvons crier : partie gagnée! — non pas que les résistances à l'œuvre des *Annales* aient cessé. Au contraire, on pourrait dire parfois qu'elles tendent à se faire plus aigres, plus insolentes. (...) Mais (il est) non moins vrai aussi qu'on ne peut continuer aujourd'hui à nous ignorer, à ne pas rencontrer nos itinéraires. Qu'ils fussent mal tracés, qu'ils dussent nous conduire à une impasse, personne ne l'a prétendu ni ne saurait le prétendre. La roue tourne, lentement. De sa lente rotation, les hommes, dérangés dans leurs habitudes, fidèles aux traditions même périmées, même nocives, peuvent bien se plaindre. Il n'est pas en leur pouvoir de l'interrompre. Pendant un temps, peut-être, ils feront de l'"histoire *Annales*" en vilipendant les *Annales*, ces empêcheurs de dormir en rond. C'est humain. C'est prévu. Elles n'intéresseraient pas tant certains de nos adversaires si, malgré leur réaction, elles ne s'imposaient déjà à leur conformisme » (*Annales*, 1954).

On remarque, dans l'énumération des lignes de force esquissées par Marc Bloch, l'influence du marxisme : les déterminants « en dernière analyse » se cherchent de préférence du côté de l'« infrastructure ». Cette approche n'est pas dissonante avec les engagements militants de la jeune génération des *Annales* après 1945.

Pourtant, les *Annales* parcourent en quelque sorte à l'envers les chemins du marxisme. Il est symptomatique, de ce point de vue, qu'à la sortie de *Faire de l'histoire*, florilège publié en 1978 par Jacques Le Goff et Pierre Nora, ait répondu sur le même mode un *Histoire aujourd'hui* aux Éditions sociales, chargé de montrer à la fois l'équivalence dans le modernisme et la supériorité dans la fécondité théorique de la démarche marxiste orthodoxe. Il s'agit pourtant dans certains cas des mêmes auteurs, et nul doute qu'ils ne fassent cause commune contre l'histoire positiviste. Mais, efficace à opérer contre celle-ci le travail du négatif en imposant le primat d'une théorie pour l'analyse, la pensée marxiste, liée en quelque sorte par cette opération critique à ce qu'elle dénonce, en demeure solidaire structurellement dans la mesure où, comme elle, il lui faut pour s'exercer un système de principes explicites ou non. Parce qu'elle va au-delà, et aborde l'histoire comme un instrument de recherche portant justement sur tous les appareils théorico-méthodologiques, l'école des *Annales* invalide le marxisme, tout en prenant appui sur lui. Significativement, de ce point de vue, les adhésions sans réserve qui signalaient naguère nombre des figures de proue du mouvement ont fait place à une attitude de vigilance envers

tous les dogmatismes, à un rôle critique dont le marxisme fait notamment les frais.

« De l'histoire récit à l'histoire problème » : en définissant de la sorte la mutation qu'ont introduite les *Annales*, François Furet incite à examiner comment les problématiques se sont succédé, autrement dit à poser le problème de l'unité de cette histoire qui, pour se maintenir, a dû refuser le consensus implicite sur la philosophie classique de l'histoire. L'histoire de ces problématiques montrerait une grande acuité d'attention au mouvement des idéologies contemporaines, non par effet de mode, mais en engageant le sens social de l'intellectuel.

Les problèmes qui sont introduits dans la recherche historique sont nos problèmes, du moins ceux que nous pose notre savoir; ils ne jaillissent pas plus d'une « réalité » historique qui n'a plus cours que des exigences (comme chez les marxistes) de la théorie ou de l'herméneutique. Ils sont la modalité d'une mise au point des outils conceptuels et méthodologiques avec lesquels nous opérons sur notre temps, en particulier en formant les esprits.

Nulle abstraction dans cette histoire, pourtant. Si les méthodes de recherche et d'exposition sont aussi rigoureuses que possible (études statistiques, sérielles, systématiques...), le résultat produit se résout toujours en un texte. Au rebours de l'économétrie, qui condense en formules mathématiques des sommes d'informations empiriques, l'histoire traduit en discours, voire en récits, des problématiques extrêmement abstraites et des travaux relativement formalisés.

De sorte que, par-delà les exigences scientifiques, l'histoire devient écriture, forme consciente d'un effort d'intelligence, au sens où il s'agit pour l'auteur de s'entendre avec son lecteur sur ce que l'on comprend du passé et sur la valeur de l'outillage mis à l'épreuve à son propos. Le style joue alors un rôle capital dans la production des accords qu'il s'agit d'émettre, en offrant à la pensée un instrument dont elle puisse jouer. En lieu et place des « faits », ce sont des formules, des faisceaux de représentations qui constituent la réalité historique.

Chez un Georges Duby, c'est presque la poésie d'une langue exceptionnellement maîtrisée qui recèle la partie la plus authentique de la communication scientifique, épurée des bases érudites qui lui donnent son assiette.

Impossible à définir par l'empilement des problématiques qu'elle reconnaît comme topiques, la « Nouvelle Histoire » se distingue peut-être par l'acceptation du pouvoir de l'énonciation, lucidement mesuré.

Ce trait permet de situer à son vrai niveau la position du chercheur en sciences humaines, distinct sans doute de l'écrivain par tout un appareil d'étude et de vérification scientifique, mais surtout dénué de toute autre garantie épistémologique que celle, fugace et agonistique, que lui procure son accord avec les termes d'un débat vivant relatif au sujet qu'il traite. [Voir aussi HISTOIRE ET LITTÉRATURE].

Ph. RATTE

**Lucien FEBVRE** (1878-1956). Né à Nancy, ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé de lettres, Lucien Febvre est habité par la passion de « comprendre et de faire comprendre ». Sa thèse traite de *Philippe II et la Franche-Comté* (1911), région qu'il étudie aussi bien en recueillant coutumes et chansons populaires qu'en dépouillant les archives du Parlement de Dole à l'époque de la Réforme et de l'Inquisition. Ainsi prend corps son projet d'une histoire qui embrasserait dans leur croisement et leurs interférences toutes les activités humaines et le développement parallèle des institutions. Professeur à Dijon (1912), à Strasbourg (1919), où il fondera avec Marc Bloch la revue des *Annales d'histoire économique et sociale* (1929), il est séduit par la pratique géographique de Vidal de La Blache et publie *la Terre et l'Évolution humaine* (1922). Dans cet ouvrage, il observe ce « constant souci d'œcuménicité » recommandé dans la préface à l'*Encyclopédie française*

qu'il met en œuvre sous l'impulsion d'Anatole de Monzie à partir de 1933. Mais Lucien Febvre est surtout attiré par le XVI<sup>e</sup> siècle qui lui inspire ses chefs-d'œuvre : *Un destin, Martin Luther* (1928); *le Problème de l'incroyance au XVI<sup>e</sup> siècle, la religion de Rabelais* (1938-1942); *Origène et Des Périers ou l'Énigme du « Cymbalum mundi »* (1942); *Autour de l'Heptaméron, amour sacré, amour profane* (1942). *Combats pour l'histoire* (1953) rappelle le projet des *Annales* et définit le type d'écriture que doit adopter la nouvelle histoire : une langue dépouillée, aussi peu chargée que possible de « néologismes professionnels ». D'où ces récits que ne paralyse jamais une érudition pourtant exigeante, ces portraits, ce style imagé, ce lyrisme parfois (cf. le passage sur le rôle de l'Église au XVI<sup>e</sup> siècle, « en plein cœur de la vie », *Problème de l'incroyance*). Ce don aussi de réinsérer un personnage dans le « climat moral » d'une époque pour résoudre l'« énigme » de son comportement, Marguerite de Navarre, par exemple, mystique et mondaine, composant les contes « gaulois » de l'*Heptaméron* sans renier sa ferveur religieuse.

Lucien Febvre assurera la diffusion de ses idées par son enseignement au Collège de France (1933) et la fondation de la 6<sup>e</sup> section de l'École des Hautes Études (1947). Il était également membre de l'Institut. Fidèle à l'idéal des *Annales*, il comptait sur la pratique de l'histoire pour « repenser notre monde contemporain, impensable parce qu'impensé ».

**Fernand BRAUDEL** (1902-1985). Né à Lunéville, agrégé de lettres, Fernand Braudel enseigne à Alger (1924-1932) lorsqu'il publie *les Espagnols et l'Afrique du Nord* (1928). Professeur à Condorcet et Henri-IV (1932-1935) puis à Saio Paulo, Brésil (1935-1937), directeur à l'École pratique des hautes études (1937), il deviendra professeur au Collège de France en 1949. *La Méditerranée et le Monde méditerranéen au temps de Philippe II* (1949, réécrit, réédité en 1979), *Navires et marchandises à l'entrée du port de Livourne 1547-1611* (1951) le placent parmi les figures de proue du mouvement des *Annales*. Avec Lucien Febvre, il défend « les droits » d'une histoire générale « attentive à l'ensemble de la vie dont rien ne peut être dissocié sinon arbitrairement » : une civilisation est une « aire culturelle » à l'intérieur de laquelle doivent être considérés à égalité science, art, langue, et puis « des goûts culinaires, une technique particulière, une façon de croire, une façon d'aimer... » (cf. *Encyclopédie française*, tome XX). En 1980 paraît *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle*, véritable « orchestre d'histoires particulières » qui dépasse le dessein initial de l'auteur (une histoire économique de l'Europe préindustrielle) pour embrasser en trois tomes (« Les structures du quotidien : le possible et l'impossible »; « Les jeux de l'échange »; « Le temps du monde ») l'ensemble des civilisations, de leurs structures et de leurs relations économiques à l'échelle planétaire. Mais cette vaste synthèse, qui se déploie dans l'espace et dans le temps, prend appui sur la « micro-histoire » nourrie de « ces petits faits se répétant indéfiniment » et finissant par former ce que Braudel appelle des « séries », des « longues durées » dont le lecteur est invité à repérer les traces au sein même de la société contemporaine investie par l'économie de pointe. C'est dire que la somme braudélienne ne traite pas l'économie comme une « réalité homogène » séparable de ses « encadrements » : l'historien au contraire s'emploie à reconstituer ceux-ci dans un discours dominé par l'observation concrète et étoffé par une abondante iconographie que côtoient cartes, graphiques et documents de toutes sortes.

Élu à l'Académie française en 1984, Braudel publie, la même année, *Venise, le Monde de Jacques Cartier*, et l'année suivante, *la Dynamique du capitalisme*. Un an après sa mort paraît *l'Identité de la France. Espace et histoire*, introduction méthodologique autant qu'affective d'une « histoire de France » qui serait à notre siècle ce que les livres de Michelet furent au précédent.

**Georges DUBY** (né en 1919). Né à Paris, agrégé de lettres, professeur d'histoire médiévale (Besançon, 1950; Aix-Marseille, 1951), professeur au Collège de France (1970), membre de l'Institut (1974), de l'Académie française (1987). Georges Duby pratique le « métier d'historien » dans l'esprit des *Annales*. Avec, d'abord, la mise en place d'une problématique dans chacune de ses œuvres : à quelles conditions sociales, à quelles représentations mentales répondit, par exemple, le gigantesque effort des bâtisseurs de cathédrales? Pourquoi l'âge des cathédrales fut-il enca-

dré dans le temps par celui des monastères puis par l'apparition des palais? (*l'Europe des cathédrales*, 1966; *le Temps des cathédrales, l'art et la société, 980-1420*, 1974). Avec aussi l'élaboration de significations à partir de textes anciens souvent présentés dans le livre lui-même (*le Dimanche de Bouvines*, 1973; *Guillaume le Maréchal*, 1984). Avec une écriture limpide, sans recherche d'effets mais, chez Duby, non dénuée d'humour : le récit est jalonné de formules concises qui résument un développement antérieur et portent la curiosité du lecteur en avant; des notations concrètes, qui signalent de lointaines mutations en même temps qu'elles les font comprendre : ainsi « les progrès de la dévotion intime » entraînant au XIV<sup>e</sup> siècle « le succès des meubles de piété de petite taille » (*le Temps des cathédrales*) ou le « renforcement » de l'armure engendrant « dans la chevalerie, le lent déploiement du courage » (*le Dimanche de Bouvines*). Avec enfin la vivacité d'un style imagé, qui ranime des scènes anciennes en les réintégrant dans un environnement qui modifie la vision traditionnelle du passé (cf. l'évocation des tournois, grands « matchs », autour desquels était brassé plus d'argent « qu'à l'occasion du plus court des pèlerinages », *Guillaume le Maréchal*).

Mais, toujours dans la ligne des *Annales*, ces résurrections historiques, étayées d'une riche documentation « lue » sans parti pris, incitent le lecteur à aiguïser le regard qu'il porte sur les institutions de son propre temps — ainsi, le mariage, après lecture de *le Chevalier, la Femme et le Prêtre* (1981).

## BIBLIOGRAPHIE

Deux ouvrages collectifs fournissent le point de départ le plus autorisé en même temps que le plus suggestif :

*La Nouvelle Histoire*, par Jacques Le Goff, Jacques Revel et Roger Chartier, Paris, C.E.R.C., 1978; Jacques Le Goff et Pierre Nora, *Faire de l'histoire*, 3 vol., Gallimard, 1978. Il convient aussi de consulter les recueils d'articles de Lucien Febvre, *Combats pour l'Histoire*, Colin, 1953; Fernand Braudel, *Écrits sur l'Histoire*, Flammarion, 1969; et de se reporter à Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire, ou métier d'historien*, Colin, 1976.

La revue *Annales, économies, sociétés, civilisations* est éditée par Armand Colin (depuis 1946). Elle a eu, après 1929, deux autres intitulés : *Annales d'histoire sociale* (1939-1941); *Mélanges d'histoire sociale* (1942-1945).

Au-delà de ces références brochant sur l'ensemble du sujet, c'est à des dizaines de thèses, des centaines d'ouvrages, des milliers d'articles qu'il faut faire référence, embrassant une bonne part de l'historiographie française depuis cinquante ans. On en trouvera mention dans les ouvrages cités plus haut. Sur l'atmosphère dans laquelle se sont développés après guerre les « combats pour l'histoire », on lira avec intérêt l'article de François Furet, « les Annales » dans *le Débat*, janvier 1982. Voir dans *le Monde* du 19 janvier 1990 les articles de Carlo Ginzburg, Natalie Zemon Davis, Aaron Gourevitch, regroupés sous le titre : *les Annales soixante ans après*. Voir aussi : Marc Bloch, *Écrire la société féodale. Lettres à Henri Berr, 1924-1943*, I.M.E.C., 1992.